

Agnès Martin-Lugand

DÉSOLÉE,  
JE SUIS ATTENDUE...

Michel  
LAFON

DU MÊME AUTEUR

*Les gens heureux lisent et boivent du café*, 2013.

*Entre mes mains le bonheur se faufile*, 2014.

*La vie est facile, ne t'inquiète pas*, 2015.

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2016  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour toi, rien que pour toi, et toujours pour toi*



*S'il est librement choisi, tout métier devient source  
de joies particulières, en tant qu'il permet de tirer profit  
de penchants affectifs et d'énergies instinctives.*

Sigmund Freud,  
*Malaise dans la civilisation*

*Écoute, ma voix, écoute ma prière.  
Écoute mon cœur qui bat, laisse-toi faire.  
Je t'en prie, ne sois pas farouche  
Quand me vient l'eau à la bouche.  
Je te veux confiante, je te sens captive.  
Je te veux docile, je te sens craintive.*

Serge Gainsbourg,  
« L'eau à la bouche »



Quatre mois que je me tournais les pouces : vive les stages de fin d'études ! Avec le recul, je comprenais mieux pourquoi j'avais réussi à trouver le mien à la dernière minute. Contrairement à tous mes camarades d'école de commerce, prêts à turbiner comme des malades, je ne l'avais pas cherché dans l'idée de me défoncer pour décrocher mon premier CDI. J'étais partisane du moindre effort et je savais ce que j'aimais : manier mes deux langues – le français et l'anglais – et permettre aux gens de communiquer entre eux. J'adorais parler. Plus bavarde que moi, ça n'existait pas. À force de mettre mon nez dans l'annuaire des anciens de l'école, j'étais tombée sur les coordonnées de cette agence d'interprètes dans le milieu des affaires, j'avais envoyé mon CV, eu un entretien avec l'assistante du patron, et le problème avait été réglé. Mais franchement, qui aurait voulu de cette planque pour obtenir son diplôme ? Je devais être la seule et l'unique à y trouver de l'intérêt, puisque c'était le « stage photocopies » par excellence, sans un centime d'indemnité, alors que les autres touchaient un peu d'argent chaque mois. Les avantages – non négligeables : aucune responsabilité, pas d'obligation de porter un tailleur, pas d'horaires tardifs non plus, et la possibilité de boire des cafés gratuits et de retrouver toute la petite bande pour l'Happy Hour !

Dans une autre vie, ç'aurait pu être intéressant d'y bosser, pour la bilingue que j'étais.

Ce jour-là, je n'avais pas les yeux en face des trous. Nous avons fait la fête toute la nuit, et je n'avais que deux petites heures de sommeil au compteur, dans le clic-clac pourri de ma sœur, dont les ressorts m'avaient martyrisé le dos. Bien qu'arrivée avec plus d'une heure de retard, j'avais, semble-t-il, réussi à passer inaperçue en allant me planquer dans le placard à balais qui me servait de bureau. Dans l'après-midi, alors que je luttais pour ne pas m'endormir, la secrétaire du patron, perchée sur ses talons de pétasse, arriva vers moi, un sourire diabolique aux lèvres ; cette bonne femme frustrée allait encore me refourguer ses corvées.

- Va servir des cafés dans le bureau de Bertrand.
- Non, je suis occupée, là. Ça ne se voit pas ?
- Vraiment ?

Elle me sourit méchamment, puis regarda ses ongles manucurés, avant de reprendre, l'air de rien :

- Ah, dans ce cas, dès que tu auras fini ta mission si importante, il y a cinq dossiers à relier qui t'attendent, je ne vais pas avoir le temps de le faire.

*La tuile !* J'étais une vraie quiche avec la bécane à relier. Je penchai la tête sur le côté et lui renvoyai un sourire aussi bête que le sien.

- OK ! Je les fais, ces cafés, c'est plus raisonnable, les tiens sont vraiment dégueulasses. Il ne faudrait pas contrarier le patron.

Vexée, raide comme un piquet, elle me fixa tandis que je me levais en lui faisant une grimace de sorcière, langue tirée.

Dix minutes plus tard, un plateau entre les mains, concentrée pour éviter de me rétamé devant tout



*Désolée, je suis attendue*

le monde, je donnai un coup de fesse tout en soupirant pour ouvrir la porte du bureau du boss, quand un effluve de téquila se fraya un chemin jusqu'à mon nez ; je pouais encore l'alcool de la veille.

En pénétrant dans la pièce, à travers mes cils, je jetai un regard aux quatre hommes en costard-cravate, leurs mines sérieuses et empruntées me donnèrent envie de rire. Je déposai devant chacun sa tasse. À croire que j'étais transparente, aucun ne se fendit d'un petit « merci » pour mon service impeccable. Je pris deux secondes, attendant toujours mon bon point, et j'en profitai pour tendre l'oreille, piquée par la curiosité. S'occupaient-ils de régler le problème de la faim dans le monde pour ne pas être capables d'un minimum de politesse ? À première vue, non. En revanche, le patron venait de se planter royalement en s'emmêlant les pinceaux avec des homonymes en anglais. Et ça se disait interprète ! *Faut tout leur apprendre !* Ni une ni deux, je fis les trois pas qui me séparaient de lui, posai ma main sur son épaule et lui glissai fièrement à l'oreille une solution à son contresens. Ses doigts tapotèrent nerveusement le bois de la table.

– Dehors la stagiaire ! siffla-t-il entre ses dents en me lançant un regard noir.

Je me reculai d'un bond, fis un sourire de godiche, que j'offris à tous, et quittai la pièce comme si j'avais le feu aux trousses. Une fois la porte du bureau refermée derrière moi, je m'y adossai en soupirant et en riant. Bon, au moins il savait que j'existais maintenant. *Mais mon Dieu, quelle conne !* Je devrais apprendre à me la fermer parfois.

Deux mois plus tard, la délivrance enfin. Ce maudit stage touchait à son terme. Évidemment, certaines conversations épiées derrière une porte – il fallait bien

s'occuper – avaient tout de même suscité mon intérêt. Le patron et ses trois interprètes semblaient être les rois du pétrole auprès de leurs clients – du beau monde dans le milieu des affaires –, ça avait l'air excitant leur job. De ce que j'avais compris, ils rencontraient des tas de gens intéressants dans des milieux très différents. Ça me plaisait bien, limite, ça me titillait. Enfin... plus que quelques minutes et c'étaient les vacances. Et surtout je pourrais enfin me lancer dans la préparation de mon grand projet, dont je n'avais encore parlé à personne. Je voulais prendre une année sabbatique et vadrouiller aux quatre coins du monde, sac au dos, avant de songer à un quelconque avenir professionnel. J'avais envie de voir du pays, de rencontrer des gens, de profiter de la vie et surtout de m'amuser. À 18 heures, après avoir récupéré l'attestation de stage signée auprès de la secrétaire frustrée du patron, j'étais prête à partir. Je faisais un dernier tour de mon placard, hésitant à chouer quelques stylos et un bloc-notes.

– La stagiaire, dans mon bureau !

Je sursautai. Que me voulait le big boss ? Une chose était certaine ; je n'allais pas recevoir un petit chèque de remerciements pour bons et loyaux services. Depuis mon coup d'éclat, j'avais rasé les murs à chaque fois que nos chemins s'étaient croisés, préférant éviter une nouvelle engueulade. À quelle sauce allais-je être mangée ? Lorsque je pénétrai dans son bureau, le grand manitou tapait frénétiquement sur son clavier. Je restai piquée debout devant son bureau sans trop savoir où me mettre, tripotant mes mains, me sentant pour la première fois totalement ridicule et décalée avec mes magnifiques Puma aux pieds et mes cheveux roux coiffés version sauvageonne.

– Ne restez pas plantée là devant moi ! me dit-il sans lever les yeux.

*Désolée, je suis attendue*

Je posai mes fesses sur le rebord du fauteuil en face de lui. Toujours sans me regarder, il enchaîna :

– C'est votre dernier jour ici d'après ce qu'on m'a dit, et vous avez fini vos études.

– Yep, monsieur.

Il tiqua en m'entendant dire « monsieur ». Aurait-il des problèmes avec son âge ? Au fond de moi, j'avais bien envie de rire ! Ah, la crise de la quarantaine !

– Je vous attends ici lundi à 9 heures.

Pour la première fois, il daigna me regarder.

– Pour quoi faire ? lui répondis-je sans même m'en rendre compte.

Il haussa un sourcil, circonspect.

– Je doute que vous ayez déjà trouvé du boulot ailleurs. Je me trompe ?

Il me proposait un job, et il ne plaisantait pas, en plus ! Je n'y comprenais rien. Je me trémoussai sur mon siège. *Pourquoi moi ?* Je n'avais rien foutu pendant six mois, à part une merveilleuse boulette !

– Vous pouvez y aller, maintenant.

– Euh... bah... d'accord... merci, finis-je par dire en esquissant un sourire coincé.

Je quittai mon bout de fauteuil, avec l'impression de le faire au ralenti, puis me dirigeai vers la porte, mais il me retint au moment où je posais la main sur la poignée :

– Yaël !

*Tiens, il connaît mon prénom.*

– Oui.

Je me tournai, et le découvris soudain bien calé au fond de son fauteuil.

– Trois choses : deux recommandations et une question. Les recommandations pour commencer : ne me refaites plus le coup de la dernière fois et mettez-vous au travail.

L'horreur, je venais de me prendre un avertissement comme au collège !

– Promis, lui répondis-je en essayant d'avoir une mine désolée.

– La question : d'où tenez-vous un anglais aussi subtil ?  
Je me redressai comme un petit coq de combat, et lui décochai un sourire carnassier.

– Je suis née comme ça !

Il arqua un sourcil. *Il est bête ou quoi ?* Il fallait tout leur expliquer aux vieux.

– Ma mère est anglaise. Mon père a eu l'idée de finir ses études d'archi en Angleterre...

– C'est bon, épargnez-moi l'histoire du hamster et de la grand-mère, j'en sais assez. Et vous, vous en saurez plus sur votre poste la semaine prochaine. Bon week-end, et n'oubliez pas, lundi, soyez à l'heure ! Je ne tolérerai plus aucun retard à partir de maintenant. Et par pitié, changez de tenue...

Sans plus se préoccuper de moi, il retourna à son écran. Avant de partir, je repassai dans mon placard à balais récupérer mon sac. Comme un automate, à moitié sonnée, je pris le métro et m'écroulai sur un strapontin. Qu'est-ce qui venait de me tomber sur la tête ? J'étais embauchée pour un poste que je ne connaissais pas, en n'ayant rien fait, et surtout sans le vouloir. Je n'avais pas envie de travailler. Et puis, l'ambiance était pourrie, personne ne riait jamais dans cette boîte. Ce Bertrand ne m'avait même pas demandé mon avis. Après tout, je n'avais rien signé, personne ne me forçait à y retourner lundi. Ce type ne viendrait pas me chercher chez moi par la peau des fesses pour m'obliger à bosser. Mes projets de voyage partaient en fumée... À moins que je saisisse l'occasion de me faire un peu d'argent pour vadrouiller sac au dos plus longtemps que prévu dans quelques mois,

après avoir démissionné. Qui m'en empêcherait ? *Personne*. Hors de question que mes parents me payent mon tour du monde, ils avaient déjà bien assez banqué pour mes études, je ne voulais pas vivre plus longtemps à leurs crochets. Je décidai de me pointer le lundi suivant dans le bureau du patron pour savoir au moins combien il comptait me payer. En réalité, ce job tombait du ciel ! Je me levai d'un bond quand le métro s'arrêta à Saint-Paul, et bousculai les autres passagers pour sortir de la rame. Je montai quatre à quatre l'escalator, et c'est en sautillant que je rejoignis notre QG, *El País*. Nous y avions établi notre camp de base très peu de temps après le début de nos études. Son premier avantage était d'être tout près de l'école, où je pouvais faire des passages éclair, histoire de me montrer et d'entretenir la légende sur mon assiduité en cours. Ensuite, ce rade ne payait pas de mine, et ça nous correspondait : on se moquait qu'il soit branché, à la mode. Il avait un petit côté crade, pas installé, avec des tabourets de bar branlants et une télé au-dessus du bar. Seul l'équipement de musique top assurait l'ambiance. On y était bien. Le patron et son barman s'étaient pris d'affection pour nous ; nos histoires, nos porte-monnaie remplis de bigaille, nos courses poursuivies pour attraper le dernier bus les faisaient rire. Ce bar était une extension de nos appartements respectifs, et notre troupe faisait partie des meubles. Je me collai à la devanture et fis une grimace à tout le monde avant de pousser la porte, survoltée.

- Fiesta tout le week-end ! braillai-je, les mains en l'air.
- Comme si c'était une grande nouvelle, me rétorqua Alice du haut de son tabouret.

En riant comme une folle, je sautai au cou de ma sœur et la broyai contre moi. Elle se rattrapa au comptoir, nous évitant de nous affaler sur le carrelage.

– J’ai trouvé un boulot ! hurlai-je dans ses oreilles.

Elle me repoussa et me regarda, les yeux exorbités, à la façon du loup de Tex Avery.

– Parce que tu cherchais un job ?

– Non ! Mais je l’ai quand même !

– Ça promet !

Tout le monde se jeta sur moi. Notre petite troupe s’était formée ces dernières années. D’abord grâce à Alice, lorsqu’elle s’était amourachée de Cédric : elle était en histoire, lui en philo, ils étaient faits pour se rencontrer, aussi calmes, timides et posés l’un que l’autre. De mon côté, mon bac en poche, un an après ma sœur, j’avais opté pour le confort d’une école de commerce dont les trois quarts des cours étaient délivrés en anglais. En première année, j’y avais rencontré Adrien, atterri là après des années de fac foireuses. Pas d’histoire d’amour entre nous, mais plutôt des bringues, des rires, des nuits blanches, et des cours séchés. Du jour au lendemain, il s’était rangé ; au détour d’une rue, il avait trouvé l’amour en la personne de Jeanne, vendeuse et mère célibataire. Il avait tout pris : le piercing sur la langue, le caractère bien trempé, et Emma, sa fille d’un an, sans pour autant perdre une miette de son humour (lourd), ni sa passion immodérée pour la fête. Et ce n’était pas l’arrivée de Marc qui avait diminué le nombre de nos bringues. Alice et Cédric l’avaient rencontré à la fac. Il était en histoire de l’art, ou plus exactement, il y était inscrit. En gros, il y allait quand il y pensait, toujours les mains dans les poches, sans jamais prendre de notes. De toute façon, s’il avait besoin de cours, il avait, aux dires de ma sœur, une armée de groupies prêtes à se dévouer pour lui donner des cours particuliers. Son air de feignant rêveur, décalé, un brin mystérieux, les faisait tomber comme des mouches. Il restait très secret sur ses conquêtes, mais il semblait assez indifférent à l’effet qu’il

*Désolée, je suis attendue*

produisait sur les filles, pour ce que j'avais pu observer, puisque nous étions toujours fourrés ensemble tous les deux. Sauf que ce soir-là, il manquait à l'appel.

– Où est Marc ? demandai-je après m'être libérée de l'emprise des autres.

– Je ne sais pas ce qu'il fout ! me répondit Adrien. Il arrive toujours en premier, d'habitude.

Je sortis mon portable de ma poche, j'en étais toute fière, c'était mon premier !

– Je vais l'appeler.

Marc vivait chez son grand-père depuis qu'il était étudiant à Paris, laissant la vie de province à ses parents, en Touraine. Évidemment, personne ne décrocha. Son grand-père était un véritable courant d'air, le peu de fois où nous étions passés chez lui, nous n'avions fait que le croiser. C'était un original, toujours prêt à partir en vadrouille pour traquer la pépite, disait-il avec un regard espiègle. Quand nous demandions à Marc ce qu'il fabriquait, il haussait les épaules en nous disant que son Abuelo, comme il l'appelait, était un chasseur de trésors. Ce qui invariablement déclenchait rires et moqueries, puis nous passions à autre chose. Le peu de minutes où nous le voyions, il avait toujours un mot gentil pour nous, tandis que son regard nous sondait. J'avais parfois l'impression qu'il me connaissait par cœur, alors que nous n'avions jamais échangé plus de dix mots.

– Il va finir par se radiner, me dit ma sœur, me faisant revenir sur terre. Raconte-nous ton boulot ! C'est quoi cette histoire ?

Je leur traçai les grandes lignes de ma convocation dans le bureau du big boss, un œil sur l'entrée du bar.

– Yaël, tu as un gros problème ! m'annonça Jeanne.

Je tournai vers elle un visage surpris, ma pinte à la main. Elle affichait un sourire vicieux.

– Quoi ?

Je bus une gorgée ; je ne voyais pas où elle voulait en venir.

– Il faut que tu te sapes ! Tu n’as plus le choix ! Fini, les Pumas et les jeans. Ça devient sérieux !

Je recrachai ma bière en aspergeant le comptoir. Alice applaudit et s’esclaffa avec Jeanne, qui percuta tout de suite.

– Génial, on va jouer à la poupée avec toi, demain !  
*Quelle horreur !*

– Non ! m’écriai-je. Je ne veux pas me déguiser !

– Qui t’a parlé de ça ? me rétorqua Jeanne. Je vais te trouver des tailleurs et des escarpins à la boutique. Ça fera l’affaire !

Je fis la lippe.

– Jamais, jamais je ne mettrai de talons.

Tout le monde éclata de rire en voyant ma mine, sourcils froncés et bouche pincée.

– Il se passe quoi ici ?

À l’instant où j’entendis la voix grave de Marc qui semblait toujours annoncer une catastrophe, j’oubliai mon problème vestimentaire, et me tournai vers lui à nouveau détendue et souriante. Il arriva nonchalamment, serra la main du barman et déposa son tabac à rouler sur le comptoir. Puis il vint derrière moi, passa son bras au-dessus de mon épaule et chipa ma pinte, dans laquelle il but une grande rasade de bière, en me faisant un clin d’œil.

– Bon, alors, qui me répond ? On fête quoi ? insista-t-il.

– J’ai un job, lui répondis-je, un grand sourire aux lèvres.

Il me fixa, franchement surpris.

– Et c’est une bonne nouvelle ? Tu veux bosser, toi ?

– Non, je veux pas bosser, mais bon, on me l’a gentiment proposé, je ne pouvais pas refuser ! lançai-je en éclatant franchement de rire.



*Désolée, je suis attendue*

– Tu es incroyable !

Il pencha son mètre quatre-vingt-cinq vers moi pour bien planter ses yeux malicieux dans les miens.

– Bringue de folie, ce soir ?

– Yes !

– Allez, je paye ma tournée en l'honneur de Yaël ! déclara-t-il, radieux.

La soirée démarra véritablement à partir de là. Ce ne fut plus qu'éclats de rire, blagues, plans débiles sur la comète et tournée sur tournée. Évidemment, il fallut qu'Adrien revienne sur mon état peu glorieux à notre dernière soirée en boîte la semaine précédente.

– Ton vol plané du podium restera dans les mémoires !

– Qu'est-ce que j'y peux moi, si je deviens hystérique avec ces chansons ?

J'avais soudoyé le DJ pour qu'il enchaîne sur mes deux tubes du moment : *Murders on the dance floor* et *I am outta love*. À coups de clins d'œil et de promesses de prendre un verre avec lui, j'avais remporté mon pari. J'avais fait mon show durant sept minutes, sauf que j'avais trop tourné sur moi-même, vu mon niveau d'alcool dans le sang, et avais fini par tomber dans les pommes en dégringolant du podium. Marc m'avait rattrapée avant que je m'éclate la tête sur le sol.

– Moi, j'ai adoré jouer aux pompiers, annonça Marc.

– Tu parles, tu as fait ton beau, lui rétorqua Jeanne. Et après, plus personne !

– Attends, je n'allais pas la gifler ! lui répondit-il en levant les mains en l'air.

– C'est moi qui m'y suis collée, compléta ma sœur. Depuis le temps que j'attendais ça.

– Saleté ! lui balançai-je en me jetant sur elle.

Nous étions les seuls clients du *Pais* ce soir-là, ce qui nous valut un petit bonus, le patron nous offrit les

tapas. On se rua dessus tels des ogres, en le remerciant la bouche pleine. Puis Adrien lança un concours de fléchettes. Comme d'habitude, je fis équipe avec Marc. J'étais son binôme depuis le jour où j'avais refusé de faire équipe avec les filles, plus nulles l'une que l'autre. La victoire fut pour nous. Pendant que Jeanne et Alice se faisaient engueuler par leurs chéris respectifs, je sautai sur le dos de Marc, qui me porta triomphalement dans tout le bar. Je m'accrochai à son cou et posai mon menton sur son épaule. Il nous amena jusqu'au comptoir.

– J'ai soif, femme, me dit-il.

Je claquai une bise sur sa joue et, sans quitter son dos, j'attrapai une pinte et lui donnai à boire avant de me désaltérer à mon tour.

– Les p'tits jeunes, nous interpella le barman. Votre bus passe dans trois minutes.

Je dégringolai de son dos en moins de deux secondes, Marc me rattrapa avant que je perde l'équilibre.

– La cata ! La concierge ! cria Jeanne, dont la gardienne de l'immeuble gardait Emma dans sa loge, en échange de réductions sur les fringues vendues dans la boutique où elle bossait.

Ce fut la panique générale, nos manteaux volèrent dans le bar, chacun fit ses fonds de poche pour payer l'ardoise.

– Filez, je mets ça sur votre note, nous lança le barman.

Je passai derrière le bar et lui fis deux grosses bises.

– Tu es un amour !

– Yaël ! Qu'est-ce que tu fous ? hurla Cédric.

Forcément, essayer de passer la porte tous les six en même temps ne fut pas une grande réussite. À l'instant où le bouchon sauta et qu'on se retrouva tous sur le trottoir, le bus nous passa sous le nez.

– Fait chier ! beugla Adrien. Courez !

*Désolée, je suis attendue*

Jeanne avait déjà filé, sa fille l'attendait. Elle courait à toute vitesse dans ses ballerines, l'alcool devait lui donner des ailes. Elle rattrapa le bus à l'arrêt suivant et réussit à faire patienter le chauffeur. Marc grimpa le dernier, sa cigarette aux lèvres ne l'ayant pas quitté durant notre course folle.

– Jeune homme ! lui dit le conducteur.

– Oh oui, pardon.

Il se mit à fouiller dans toutes ses poches et brandit sa carte de transport.

– Je suis en règle, monsieur, lui dit-il fièrement.

– Vous vous moquez de moi !

– Pas du tout ! répondit-il, franchement surpris.

– Ta clope, Marc ! criai-je.

– Merde ! Pardon monsieur.

Tout le monde éclata de rire, Marc balança son mégot à l'extérieur du bus, qui put enfin démarrer. Le trajet de Saint-Paul jusqu'à la place Léon-Blum dut être relativement pénible pour les autres usagers, vu le bruit que nous faisions. Ma vie était parfaite, merveilleuse, je ne souhaitais rien d'autre que de rester toujours auprès de ces cinq personnes que j'aimais, me promettant de ne jamais m'en éloigner, quoi qu'il se passe. Jeanne s'ébroua comme un chien devant la porte de l'immeuble avenue Ledru-Rollin, c'était sa technique pour dessaouler juste avant d'affronter la concierge. Nous traversâmes à pas de loup la cour intérieure pour l'attendre en rang d'oignons devant l'ascenseur, où elle nous rejoignit, Emma emmitouflée dans une couverture.

– Je monte en tête, toute seule, sinon vous allez me la réveiller.

Aucun de nous cinq ne moufta. Elle disparut.

– On prend l'escalier, proposa Cédric.

La montée jusqu'au quatrième fut mouvementée, tout le monde rata au moins une fois la marche et se mangea le mur.

La soirée se poursuivit dans le séjour de leur minuscule deux-pièces, jusqu'au petit matin, Emma dormant du sommeil du juste dans la chambre. Ce fut Alice qui lança le signal de départ :

– On y va, miaula-t-elle en se collant à Cédric. Je n'en peux plus.

– Moi aussi, je veux dormir, ajouta Jeanne. En plus, on doit être en forme pour le relooking de Yaël.

– Oh non, ne gêchez pas la fête avec ce truc ! les suppliai-je.

– Je te ramène jusqu'à chez toi, me proposa Marc. Je prendrai le métro après.

– Si tu veux.

Il se leva d'un bond et entraîna tout le monde à sa suite, même si plus personne ne marchait droit. Adrien retomba directement sur le canapé, plié de rire. Marc le souleva et lui donna une accolade pour lui dire au revoir. Puis il s'approcha de Jeanne, qui jetait un coup d'œil à sa fille par l'entrebâillement de la porte de la chambre. Il la prit par l'épaule, en lançant un regard lui aussi dans la pièce, avant de lui claquer une grosse bise sur la joue. Ce qui fit rire tout le monde ; Marc, dès qu'il avait bu un petit coup de trop, devenait plus tactile. Il secoua la tête devant nos moqueries et dévala l'escalier en premier. Alice, Cédric et moi prîmes notre temps pour descendre à notre tour. Nos tourtereaux se soutenaient, le retour allait être épique, heureusement qu'ils n'habitaient qu'à trois rues de là. On retrouva Marc sur le trottoir, une roulée aux lèvres. Il serra contre lui ma sœur et son chéri. Après plusieurs secondes où il ne les lâchait toujours pas, je tirai sur son bras.

– Marc, c'est bon ! Tu les revois demain ! Laisse-les rentrer chez eux !

– Bonne route, leur dit-il en les fixant.

*Désolée, je suis attendue*

– On devrait s'en sortir, lui répondit Cédric. Je t'appelle dans la journée. Salut !

Le trajet n'était pas bien long jusqu'à chez moi, j'habitais une chambre de bonne dans un immeuble, rue de la Roquette, pas loin du métro Voltaire. Les rues se réveillaient tranquillement, en longeant la boulangerie, l'odeur de croissants et de pain chaud titilla mes papilles et me déclencha une série de gargouillis dans le ventre.

– C'était cool, me dit Marc en rompant le silence après plusieurs minutes de marche.

– Je remettrais bien ça ce soir ! Ça te dit ? lui proposai-je en lui donnant un petit coup de coude dans les côtes.

Il haussa les épaules.

– Quand je pense que tu as décroché un travail ! C'est la meilleure, celle-là.

– Qui te dit que je vais passer la période d'essai ! On en reparle dans trois mois !

Il me lança un coup d'œil indéchiffrable. Puis, tout en marchant, il se roula une nouvelle cigarette, sur laquelle il pompa comme un forcené dès qu'elle fut allumée. Nous n'échangeâmes plus un mot à partir de là.

– Te voilà arrivée à bon port.

Je levai les yeux vers lui, nous nous regardâmes de longues secondes. J'eus le sentiment qu'il essayait de me dire plein de choses mais qu'il n'osait pas.

– Tu montes prendre un café chez moi ? lui proposai-je en tirant sur sa veste en velours. Et puis je te filerai ton billet pour le concert de Ben Harper, mardi prochain.

– Oh... oui, c'est vrai, le concert...

– Tu as oublié ? lui demandai-je en boudant.

Son regard me sembla tourmenté, un bref instant. Puis, il me sourit.

– Non... mais garde mon billet, je serais capable de le perdre !

Je ris, détendue, puis je lui attrapai le bras pour l'entraîner vers la porte de l'immeuble. Je sentis une résistance.

– Faut que j'y aille, m'annonça-t-il. Ne ris pas, mais j'ai promis à mon grand-père de prendre le petit-déj' avec lui.

J'éclatai de rire. Il était vraiment unique, avec son ancêtre, c'était son héros, et je trouvais ça génial. J'aimerais bien mieux le connaître, son Abuelo. Marc balança son mégot sur le trottoir et me prit dans ses bras, moi aussi, j'avais droit à mon câlin de fin de soirée, sauf que c'était un peu plus que les autres, il me serra contre lui, fort, le visage dans mon cou.

– Fais attention à toi, Yaël, murmura-t-il.

– Je n'ai que six étages à monter, lui répondis-je tout aussi bas. Si tu veux t'assurer qu'il ne m'arrive rien, ma proposition de monter tient toujours, je peux appeler ton grand-père pour demander l'autorisation...

– Ne me tente pas... pas aujourd'hui...

Je ris, toujours collée contre lui. Puis il embrassa ma joue, me lâcha, et recula de quelques pas.

– Tu me tiens au courant pour ce soir, lui dis-je.

– Va dormir !

Il me regarda avec insistance, me sourit en soupirant et tourna les talons. Je montai mes six étages, tout heureuse. Je m'écroulai sur mon lit habillée, et m'endormis sitôt la tête posée sur l'oreiller.

*Dix ans plus tard...*

Le couloir moqueté possédait un avantage ; en étouffant le bruit de mes talons tandis que je faisais les cent pas, la migraine provoquée par ma sœur ne s'aggravait pas. Je lui répondais par monosyllabes, pour économiser mon énergie, alors qu'elle continuait à piailler, refusant visiblement de prendre en considération le temps qu'elle me bouffait. J'étais attendue en réunion, et Alice, ne comprenant pas que je puisse encore travailler à 19 h 30, me tenait le crachoir depuis cinq minutes, et insistait lourdement pour que je vienne chez elle. Impossible de m'en dépêtrer !

– Yaël, je t'en prie, viens dîner à la maison, les enfants te réclament. Ça fait des semaines qu'on ne t'a pas vue.

Je levai les yeux au ciel en serrant les dents.

– Combien de fois va-t-il falloir que je te l'explique ? J'ai du...

– Travail, me coupa-t-elle, exaspérée. Oui, je sais ! Tu n'as que ce mot-là à la bouche !

Première nouvelle. Si elle avait vraiment su, elle ne m'aurait pas appelée pour me parler de ses gosses ! Je cessai de marcher et serrai le poing.

– Exactement, et là, tu me mets en retard ! Je suis attendue. À plus tard.

J'appuyai sur mon oreillette sans lui laisser le temps d'en placer une. J'inspirai profondément pour me calmer et chercher la concentration dont j'avais besoin. Une fois mon rythme cardiaque un minimum apaisé, je me dirigeai vers la salle de réunion et poussai la porte, l'air le plus neutre possible.

– Désolée, j'étais retenue.

Ils me répondirent d'un signe de tête tandis que je rejoignais ma place auprès de l'heureux futur acquéreur britannique d'une quelconque usine perdue en campagne. Ses avocats français, comme lui, jubilaient du plumage en règle qu'ils faisaient subir à son futur ex-proprétaire. Cela ne me concernait pas. Je pris place à sa gauche, légèrement en retrait, en croisant les jambes, et me penchai pour être au plus près de son visage. À partir de là, les paroles des avocats des deux parties pénétrèrent mes oreilles en français pour ressortir de ma bouche en anglais, en de légers chuchotis. À vrai dire, je n'avais aucune idée de ce que je racontais, le sens était secondaire pour moi, ma mission était de transmettre l'information et uniquement ça. Peu importaient la situation et l'enjeu, je devais être capable de traduire quelles que soient les affaires pour lesquelles l'agence était sollicitée.

Deux heures plus tard, les contrats étaient paraphés et signés. Des sourires fatigués, mais soulagés et satisfaits, fleurissaient sur tous les visages autour de moi. J'avais la tête farcie, je dus pourtant les accompagner jusqu'au bar de l'hôtel où la négociation avait eu lieu pour trinquer à leur réussite. Lorsqu'un des avocats me tendit une coupe de champagne avec un clin d'œil aguicheur, je lui jetai mon regard le plus froid ; j'étais là uniquement pour travailler. Et il croyait quoi, celui-là ? Je n'étais pas à



vendre. Sous prétexte que nous passions plusieurs heures autour d'une table, certains parlaient du principe que la prestation d'interprète incluait la pâtisserie. *Pauvre mec !* Ma journée touchait à son terme, ils étaient désormais capables de communiquer sans mes compétences ; tous parlaient un anglais suffisant pour se congratuler mutuellement d'avoir fait une bonne affaire. Je trempai mes lèvres dans le champagne par pure politesse, demandai au barman de m'appeler un taxi et, tout en abandonnant ma coupe, me tournai vers ce groupe d'hommes contents d'eux-mêmes. Je serrai leurs mains et pris la direction de la sortie. Sean, le client britannique, me rattrapa alors que je franchissais le tourniquet de l'hôtel. J'expirai un long soupir avant de lui faire face. Comme d'habitude, je restais professionnelle jusqu'au bout.

– Yaël, votre aide m'a été très précieuse toute la journée. J'aurais besoin de vos services dans les prochaines semaines, susurra-t-il.

*Il ne manquait plus que ça !* Intérieurement, je rongai mon frein. Sean était un client habituel, il n'y avait que moi qui m'occupais de lui, à sa demande expresse et non négociable. Il s'était mis en tête que nous partagions une connivence particulière, tout ça parce que j'avais eu le malheur, une fois, de dérapier, en lui apprenant que ma mère était anglaise comme lui.

– Contactez Bertrand et nous ajusterons notre planning en fonction de vous.

Il sourit en secouant légèrement la tête, faisant semblant de ne rien comprendre. Il mit une main dans sa poche, me détailla, sans se départir de son air charmeur.

– Yaël... je voulais vous dire... ça serait plus simple, pour vous, pour moi... Nous pourrions nous arranger sans passer par lui, et votre rémunération n'en serait que plus importante.

Je connaissais sa phrase par cœur ; chaque fois que je lui servais d'interprète, il me sortait le même couplet. À ceci près qu'aujourd'hui il venait d'aborder la question de l'argent. Je plantai un regard déterminé dans le sien.

– Contactez Bertrand, lui répondis-je sèchement.

Il rit brièvement. Le message était passé. Enfin !

– Votre loyauté envers votre patron est définitivement inébranlable.

Imperturbable, je me redressai sur mes talons et fis un pas vers lui.

– La qualité de nos prestations en dépend, Sean. Je l'avertis à la première heure de votre demande.

– J'aurais besoin de collaborateurs tels que vous.

*Il ne me lâchera donc jamais !* C'était le revers de la médaille, j'étais la meilleure.

– Je ne suis pas disponible, et vous le savez. Bonne soirée.

Le taxi arriva à cet instant, je lui lançai un dernier regard froid et montai dans la voiture en indiquant mon adresse au chauffeur. Sitôt ma ceinture bouclée, je ne perdis pas de temps en regardant Paris défiler – je connaissais par cœur le trajet entre le Pullman Montparnasse et chez moi. J'attrapai mon téléphone dans mon sac. Alice avait poursuivi son harcèlement par SMS en m'implorant de venir prendre au moins le goûter chez eux le dimanche suivant. Soit, je ferais ma BA, et j'aurais ainsi la paix pour quelques semaines. Une fois la réponse envoyée, je pus enfin me consacrer à mes mails ; Bertrand m'en avait fait suivre plus d'une vingtaine ces dernières heures, concernant l'organisation de voyages de clients, des repérages d'appartements, de nouvelles négociations, ça me plaisait.

Il n'y avait jamais de temps morts dans mon travail. J'étais en permanence dans l'action, capable de switcher

*Désolée, je suis attendue*

d'une séance d'interprète à un démarchage agressif de contrats, puis, dans l'heure suivante, de gérer de A à Z les détails d'un séjour parisien d'un de nos clients. Même lorsque je trouvais le temps d'être à mon bureau, au lieu d'avalier un sandwich, j'utilisais cette pause pour relancer, prendre des nouvelles des clients, ou encore savoir s'ils avaient besoin d'un de nos services. C'est en entendant le chauffeur réclamer le paiement de la course que je compris que j'étais arrivée chez moi, rue Cambronne, dans le quinzième.

À l'origine, mon appartement était tout ce qu'il y a de plus typique ; parquet pas droit, moulures défraîchies au plafond, vieille cheminée en marbre – tout juste bonne pour ramener de la poussière. La première fois que j'y étais entrée, il ne m'avait fallu que quelques minutes pour voir le potentiel de cet appart et savoir que j'y serais chez moi, après quelques travaux, évidemment. J'avais tout fait sauter ; placo sur tous les murs, peinture blanc pur, parquet rénové et vitrifié – entretien facile et efficace –, disparition totale de la cheminée au profit d'un grand placard. Mon lieu d'habitation se devait d'être pratique, organisé, propre. Dans le séjour, un canapé, qui tenait plus d'une banquette ; j'avais refusé les coussins lors de son achat – inconcevable de travailler vautrée. Devant, j'avais une table basse en Plexiglas, sa transparence me rassurait et, visuellement, ça ne prenait pas de place. J'avais acheté un pack TV/Hi-Fi, qu'un livreur était venu installer, je n'utilisais tout ça que pour les chaînes d'info en continu. Je n'avais pas souvenir d'avoir allumé la musique une seule fois depuis mon emménagement, son mode d'emploi, que je n'avais jamais feuilleté, était classé dans la pochette spécifique, à côté de celle des garanties. Dans l'entrée, on trouvait uniquement une console avec un

vide-poche pour mes clés, ainsi qu'un portemanteau, bien suffisant. Quant à ma chambre, elle ne possédait qu'un lit, dont les draps étaient toujours blancs, et une table de nuit sur laquelle reposait un chargeur de téléphone. Pour la cuisine aménagée, j'avais malgré tout investi dans une batterie d'ustensiles – que j'avais bien débarrassée, mais jamais utilisée. Le soir, quand j'arrivais après ma journée de travail, je m'asseyais dans ma banquette, j'observais autour de moi, j'étais bien dans cet environnement blanc, à la propreté clinique, l'ordre me tranquillisait.

Ce soir-là, un œil sur la chaîne d'info en continu, l'autre sur l'écran de mon MacBook Air, j'avalai une soupe miso avant de croquer dans une granny smith. L'actualité du jour n'était pas particulièrement intéressante, mais je me devais d'être au courant de tout, pour être prête à réagir aux demandes de certains de nos clients, les joueurs d'argent. Il était déjà tard, et vu la journée qui m'attendait le lendemain, je ne devais pas traîner. J'avais toutefois réussi à m'aménager quinze minutes de pause que j'utiliserais pour remonter les bretelles à mon assistante. Cette idiote avait perturbé l'organisation de mon bureau, en déposant un dossier sur la mauvaise pile ! Ça faisait pourtant des mois que je lui répétais qu'elle n'avait pas droit de toucher à quoi que ce soit. Je rangeai mon bol, mon assiette et mes deux couverts dans le lave-vaisselle et le lançai. Je trouvais répugnant de laisser traîner sa vaisselle sale ; en plus, ça empestait. Je me servis un grand verre d'eau minérale glacée avec lequel je rejoignis ma chambre. Les draps et les serviettes de toilette avaient été changés par la femme de ménage, comme elle devait le faire, deux fois par semaine. Dans le dressing, je retirai mes Louboutin, les rangeai à leur place et préparai mon tailleur du lendemain, ainsi que

*Désolée, je suis attendue*

mon sac de piscine. Mes vêtements de la journée atterrirent dans le panier à linge sale. Nue, les cheveux toujours attachés, j'entrai dans la douche. Le contact avec le carrelage froid et l'eau glacée me fit du bien, je passai un long moment sous le jet, me lavant avec application. Une fois propre, séchée et revigorée, je m'occupai de mes dents avec la brosse électrique. Pour finir, comme chaque soir, j'utilisai du fil dentaire, traquant le moindre résidu. Satisfaite du résultat, je pus passer à mes cheveux. Je les détachai enfin, ils tombèrent dans mon dos, et je les brossai consciencieusement jusqu'à ce qu'ils soient lisses. J'enfilai un pyjama propre et rejoignis mon lit. Assise au bord, j'ouvris le tiroir de la table de nuit, sortis la plaquette de somnifères, en avalai un avec mon verre d'eau et réglai le réveil de mon portable sur 6 h 30. Après avoir tout remis en place, je me glissai sous la couette bordée au maximum, j'aimais dormir comme ça. Je pus enfin éteindre la lumière. Je fixai le plafond, profitant de la demi-heure que me laissait le comprimé avant de sombrer dans le sommeil pour revoir mentalement mon planning du lendemain.

J'ouvris les yeux à 6 h 28, comme chaque matin. L'alarme du réveil, deux minutes plus tard, me fit sortir du lit. Comme chaque matin, j'attachai mes cheveux avec un élastique et enfilai ma tenue de sport. Je traversai l'appartement, mon sac sur l'épaule, attrapai mes clés dans le vide-poche, claquai la porte et descendis par l'escalier. Comme chaque matin, je me rendis à la piscine en courant et, comme chaque matin, j'étais la première à l'eau, plus exactement la seule. Ma cabine réservée m'attendait. En quelques minutes, je me changeai, mis le téléphone à l'abri dans sa housse waterproof que je fixai ensuite à mon bras. Je plaquai mes cheveux dans un bonnet infâme,

mais indispensable, chaussai mes lunettes et pris mon pince-nez. Mon parcours jusqu'à l'eau n'était pas celui des autres usagers de la piscine, qui n'arriveraient que plus tard. Grâce à un billet glissé chaque mois à l'agent de service, je passais par l'accès du personnel ; j'avais en horreur les pédiluves, que je savais infestés de microbes. À 7 h 10, je plongeai dans un bassin désert et silencieux. Les quarante minutes suivantes, je crawlai sans interruption, relevant uniquement le nombre de fois où mon téléphone vibrait sur mon bras. La vibration fut plus forte à 7 h 50, je finis la longueur entamée et sortis de l'eau. Je repris le passage secret et retournai dans ma cabine me rhabiller. Je regagnai mon appartement au pas de course jusqu'en haut de l'escalier. La matinale de la télé m'accompagna durant mon cérémonial du matin. Après ma douche, j'enfilai la jupe crayon noire et le top crème soigneusement sélectionnés la veille. Je brossai mes cheveux méticuleusement et les attachai en queue-de-cheval stricte. Pour être certaine qu'aucune mèche ne dépasse dans la journée, je les laquai. Ensuite, le maquillage : d'abord l'application de ma crème de jour, suivie du fond de teint et de la Terracotta pour matifier mon visage toute la journée. Je ne supportais aucune brillance sur ma peau, ça faisait négligé. J'assombris légèrement mes paupières avant d'appliquer un léger coup de crayon et le mascara, pour faire ressortir mes yeux verts. La touche finale, le baume mat et transparent sur les lèvres. La souillon que j'avais été dans une autre vie avait dû se résoudre à prendre des cours avec des pros, et savait désormais se mettre en valeur et entretenir son corps. Je terminai par deux vaporisations de parfum – pas plus pas moins – dans le creux de mon cou, *Un jardin sur le toit*, le même depuis des années. Ma veste de tailleur enfilée, je me rendis dans la cuisine. Debout, accoudée au plan de travail, j'avalai une